

La rencontre privilégiée de la Hongrie avec la psychanalyse au début du siècle

Les événements marquants du mouvement psychanalytique hongrois sont à l'heure actuelle assez connus pour que l'on n'ignore pas que l'intérêt pour la psychanalyse se fit jour à Budapest d'une façon particulièrement précoce, dès le tout début des années 1900. En effet, Sándor Ferenczi s'y intéressa dès 1893, en prenant connaissance des recherches de Freud et de Breuer sur l'hystérie. Les débuts officiels de la psychanalyse en Hongrie remontent à 1907, note I. Hermann dans son article concernant cette période, lorsque Jung vint à Budapest et fit la connaissance de Ferenczi¹. C'est K.G. Jung qui jouera le rôle d'intermédiaire entre les Hongrois et Freud. Le premier groupe psychanalytique hongrois fut créé en 1913 sous la présidence de S.Ferenczi. Autour de lui et dans ses traces, le monde a connu de grands noms du mouvement psychanalytique hongrois de cette première génération, tels que par exemple M. Bálint, L. Szondi, M. Klein, G. Róheim, R. Spitz, I. Hermann et O. Rank.

Quelles peuvent-être les raisons de cette rencontre privilégiée de la Hongrie avec la psychanalyse ?

Peut-on évoquer des traits particuliers de l'histoire du peuple hongrois et de sa culture qui l'y prédisposaient, favorisant une sensibilité poussée, tournée vers le monde invisible de l'homme, vers ce qui constitue sa face cachée, c'est-à-dire l'inconscient ?

Interrogeons-nous d'abord sur l'origine asiatique des Magyars. Cette origine s'instaura dans une altérité totalement étrangère et unique en Europe, après leur arrivée dans le bassin des Carpates vers la fin du IX^e siècle. Les Magyars apportèrent de leur terre d'origine, du pied de l'Oural, une croyance et un culte proches du chamanisme des peuples sibériens, chamanisme autour duquel s'organisait la vie sociale des tribus.

Nous savons ce que cela a coûté au premier roi de Hongrie, Vajk, fils de Géza, devenu István par le baptême (qui reçut sa couronne du pape Silvestre II) et au peuple encore païen, pour que leur territoire puisse devenir un état chrétien reconnu et indépendant, afin d'être à même de sauvegarder ainsi leur identité culturelle.

En effet, à cette époque en Europe, la chrétienté représentait déjà bien plus qu'une simple religion, elle signifiait une orientation politique.

Epouser cette orientation politique ne coûta rien de moins aux Hongrois que de s'arracher à la croyance chamanique et aux coutumes païennes. Ce sacrifice nécessaire n'allait pas sans de sanglantes luttes internes.

Même si l'état chrétien avait triomphé, le chamanisme ne put être totalement banni et il survécut dans la croyance et la pratique populaires d'une façon vivace jusqu'à notre XX^e siècle. Sa fonction fut d'assumer une médiation entre les

vivants et les morts, entre l'homme et son mystère invisible, pouvant le dévorer sous forme de maladie. A ce propos, il est intéressant de lire l'article de M. Hoppál sur le chamanisme². Cette croyance a laissé une trace très marquée, une sorte de prédisposition pour être à l'écoute de la face cachée de l'homme.

Que retenir de cette brisure entre ce qui fonde l'origine des Hongrois et l'effort d'adaptation qu'ils avaient à faire pour survivre dans un milieu qui exigea d'eux d'importants sacrifices? En est-il resté une interrogation permanente concernant l'identité, une hésitation constante entre une volonté d'ouverture à ce qui vient de l'extérieur en vue d'une adaptation et d'une intégration européenne et une ténacité d'invention affirmant l'originalité toujours renouvelée de ce qui fonde une identité?

D'où une ouverture permanente aux nouveaux courants de la pensée, par conséquent aussi à la psychanalyse au début du siècle - la psychanalyse étant par excellence une interrogation concernant l'identité - et d'autre part l'existence des inventeurs de génie.

Il faut encore souligner le fait que la Hongrie fut depuis toujours un formidable creuset culturel, subissant l'influence de diverses populations en son sein. Le premier roi de Hongrie soulève déjà cette question dans son livre de *Recommandations*, écrit à l'intention de son fils Imre. Il l'encourage à bien accueillir les étrangers en Hongrie. Il dit qu'un pays qui ne connaît que sa propre langue et ses propres coutumes est un pays faible.

Conception qui fut d'une exceptionnelle modernité pour cette époque d'il y a presque 1000 ans. Nous y trouvons en germe l'éthique d'ouverture vers l'altérité érigée en droit de l'homme en notre XX^e siècle : fruit cueilli dans l'amertume à la suite des atrocités des deux guerres mondiales.

En deuxième lieu, on peut évoquer la particularité de la langue hongroise. N'a-t-elle pas contribué à éveiller l'intérêt pour la psychanalyse ?

Pour parler de cette langue finno-ougrienne de la famille ouralienne, il faudrait être linguiste. Contentons-nous ici de préciser qu'il s'agit d'une langue agglutinante et que ce fait a pu favoriser certaines associations de concepts opposés dans un seul mot: un nouveau concept surgit par la création d'un troisième sens, tout en gardant une part du matériel signifiant en guise de mémoire de son origine. Ne sommes-nous pas proche, dans ce processus, des formations de l'inconscient; comme par exemple la condensation ? Illustrons par un exemple cité par A. Fáj, dans son article concernant les sources d'inspiration d'*Ulysse* et de *Finnegans Wake*³ : le mot hongrois *iafia* vient sans doute d'un équivalent ancien de *lány* et de *fia*, soit "fille-garçon", condensation donnant un nouveau concept qui signifie *enfant* où gisent encore les sens originaux qui leur ont donné naissance, le matériel signifiant sauvegardé donne accès derrière le sens actuel aux sens anciens perdus.

Ce qui est bien le prodige de l'inconscient : la co-existence de la présence-absence par l'effet du signifiant. Ce dernier marque à la fois ce qui est perdu tout en gardant la mémoire, produisant par là l'effet de non sens et de sens.

Il est intéressant de noter que lorsque Joyce crée son "mythe universel" dans *Finnegans Wake*, il repère cette particularité de la langue hongroise dont il va

utiliser la manière de former les mots, remarque A. Fáj dans son article, l'exemple du mot cité plus haut, le *iafia* l'enfant, devient *dauthersons* chez Joyce. Il s'appuie sur une quinzaine de langues pour créer une langue nouvelle, universelle, où le sens va glisser sur une chaîne signifiante sans que l'on puisse s'arrêter à une signification définitive. Car un seul mot renvoie déjà d'emblée à plusieurs sens, voire à plusieurs langues et à autant de significations cachées. Joyce atteint par là en effet le "mythe universel" par la création de cette langue universelle, car son mythe va être décrypté en fonction de la langue et de l'inconscient du lecteur, d'une façon toujours nouvelle, comme si chaque lecteur était mis en position de réécrire le livre. Et ceci parce que ce qu'il nous a légué avec son génie, est non pas une "histoire", mais une armature bâtie de nombreuses langues que le lecteur doit chaque fois habiller de sens selon le matériel signifiant et l'univers de significations qu'il a à sa disposition. Son livre se comporte comme la structure de l'inconscient, si nous voulons bien suivre la définition qu'en a donné Jacques Lacan :

"l'inconscient est structuré comme un langage." ⁴

En tant que tel, le mythe universel de Joyce va découper un champ de significations toujours nouveau en fonction du lecteur, et ceci en fonction précisément de la possibilité d'association de sens auquel le lecteur a accès dans une situation donnée.

Voilà comment la langue hongroise, en tant que langue finno-ougrienne, a pu contribuer à la création de ce mythe universel, par lequel Joyce donne une illustration géniale de la manière dont l'ordre symbolique du langage détermine l'homme. Il n'est donc pas étonnant que cette langue ait favorisé l'intérêt pour la psychanalyse, si l'on considère que ce que la psychanalyse étudie c'est justement comment l'ordre symbolique détermine chez l'homme sa manière de dérouler son destin à travers la vie; comment une certaine façon d'être pris dans un discours familial, social, culturel peut déterminer un mal-être plus ou moins important, et comment s'y retrouver dans une originalité unique du sujet désirant et créateur ?

Passons maintenant à un examen rapide de la situation historique où s'enracine le mouvement psychanalytique hongrois.

En effet, après avoir essayé de repérer certains traits dans l'histoire de son origine et de sa singularité culturelle, il faudrait aussi considérer la situation de la Hongrie au début du XX^e siècle en Europe, dans le cadre de la Monarchie austro-hongroise.

"Seconde capitale de l'Empire austro-hongrois, Budapest faillit, à plus d'un titre, devenir aussi, après Vienne, la seconde capitale de la psychanalyse. C'est en Hongrie que les théories de Freud trouvèrent précocement certains de leurs plus brillants défenseurs" écrit J.M. Palmier.⁵

Et ce ne sont que les aléas d'une suite d'événements historiques qui ont fait éclater ce premier noyau de l'école de Budapest, non sans qu'à travers la figure

d'Imre Hermann, et de son oeuvre d'une richesse exceptionnelle, une élaboration théorique pût se poursuivre et la formation des psychanalystes s'effectuer autour de sa personne ou parallèlement.

Le climat politique du début du siècle se caractérisa par la domination de l'Autriche, ainsi que par celle de la noblesse terrienne hongroise. Cette dernière, déjà humiliée dans son sentiment national et patriotique par l'Autriche, essaya de tout faire pour sauvegarder ce qui lui restait de pouvoir par une attitude de défense conservatrice "fermée au modernisme et à tous les courants littéraires, artistiques, politiques, philosophiques susceptibles de mettre en cause cette domination." -Ce qui tendait bien évidemment à isoler la Hongrie du reste de l'Europe.

Budapest s'ouvrait par contre à l'Europe occidentale. C'est par l'intermédiaire de ses milieux intellectuels, de ses poètes, de ses journalistes, de ses étudiants, que les influences intellectuelles européennes, notamment françaises, pénétraient en Hongrie.

Tout était donc réuni et prêt en état de latence, aussi bien du fait des racines culturelles que de par la situation historique de l'époque pour que "l'esprit du siècle", pût toucher la Hongrie en premier lieu après Vienne et provoquer cette formidable éclosion de la psychanalyse.

En effet, Imre Hermann a montré dans son livre sur J. Bólyai, le célèbre mathématicien hongrois, que la présence latente de certains phénomènes dans le discours d'une époque donnée qu'il appelle "esprit du siècle", peut faire surgir par un phénomène de synchronicité l'avènement d'une invention scientifique dans différents endroits de la planète ⁶.

Nous pouvons très bien concevoir, par ce phénomène de discours, l'existence d'une sensibilité particulière favorisant l'éclosion d'un courant d'idées. Hermann donne l'exemple de la découverte de la géométrie absolue, hyperbolique, fondatrice de l'ère des fusées, à quelques années d'intervalle seulement par Bólyai en Hongrie, en 1923, peu après par Lobatchevsky à Kazan, en même temps que Gauss y travaillait à Göttingen.

En ce qui concerne la psychanalyse, on peut se demander quels étaient les phénomènes latents présents dans le discours de cette époque du début du XX^e siècle, qui ont précédé et favorisé son éclosion.

Pour répondre à cette question, il faut interroger le rapport de l'homme au savoir rationnel, scientifique.

De tout temps, ce qui tracassa l'homme, ce fut la question de savoir comment concilier ce qui l'entourait au titre de la réalité et sa propre place par rapport à cette réalité, pour interroger, en définitive, le sens de la vie, le sens de sa finitude.

Si, pendant longtemps, l'homme s'était considéré comme le centre de son monde, on peut constater qu'à partir de l'avènement de l'ère scientifique, ce fut le savoir rationnel qui vint définitivement occuper la place centrale en notre occident. En effet, tout se passait comme si dans sa quête d'une réponse à son interrogation concernant son être, il avait espéré pouvoir procéder par une nomination du réel, grâce au savoir scientifique, mais avait oublié chemin faisant

sa question initiale. Le sujet humain fut donc relégué à l'arrière plan, comme victime de ses illusions.

L'envers de l'euphorie de l'ère scientifique, c'est le sujet en souffrance dans le "malaise de la civilisation", pour reprendre l'idée de Freud ⁷. Quant au savoir, il s'est mis à fonctionner pour son propre compte, jusqu'à cette extrême limite où la menace surgit pour l'homme que son savoir ne le déborde et ne le détruit. Il fallut attendre, en ce début du XX^e siècle, l'arrivée de la psychanalyse en notre Occident pour réintroduire le sujet. Nous avons la chance, par conséquent, de vivre dans une époque où le sujet et le savoir sont à la fois présents au centre des préoccupations. Les découvertes scientifiques ne sont plus passibles d'inquisition et la psychanalyse a redonné droit de cité à l'homme en Occident.

Cependant, la psychanalyse en réintroduisant le sujet, a apporté une nouvelle dimension. Elle a montré que derrière la réalité extérieure, dont les lois sont énoncées par un savoir rationnel, il y a une autre réalité qui concerne le sujet. Cette autre réalité, loin d'être un savoir rationnel, met en lumière une dépendance de l'homme par rapport à quelque chose qui est inconscient.

De cette découverte, ni le savoir, ni l'homme du moi pensant ne sortent indemnes. L'introduction du sujet dépendant de l'inconscient, a fait trou dans le savoir rationnel. Le moi pensant du cogito, par contre, ne peut plus prétendre savoir quelque chose de sa vérité par ce savoir rationnel sans en partie se méconnaître. Le cogito de Descartes est complété par Jacques Lacan, le plus illustre psychanalyste après Freud, de la manière suivante : "je pense donc je suis" "là où je ne pense pas...où je ne pense pas être", donc toujours dans un ailleurs par rapport à la réflexion consciente ⁸.

Où est alors la liberté de l'homme dans tout cela, si son savoir le dessert, le méconnaît, et que du côté de sa vérité, c'est un inconscient qui le détermine ? La psychanalyse situe la liberté de l'homme dans la possibilité des allées et venues entre un savoir rationnel conscient et le savoir inconscient, afin qu'il ne soit enfermé ni dans l'un, ni dans l'autre, s'il veut garder sa dimension humaine et qu'il puisse cerner de plus en plus près une position subjective.

C'est par conséquent, le ressurgissement en force de la question par laquelle l'homme occidental s'interroge sur ce qui fonde sa dimension humaine, qui caractérise cette époque où la psychanalyse s'enracine. Et ceci à un moment où le spiritisme y accroche son drapeau de revenant, et où Ferenczi, tout en faisant une critique intelligente du spiritisme en 1899, le situant comme mouvement en contre-point à la naissance de l'ère atomique, met dès lors le doigt sur "les événements inconscients et semi-conscients dans le fonctionnement psychique" ⁹.

On est déjà tout près de la découverte par Freud de l'inconscient, cette autre réalité et de son lien aux aïeux, aux morts, à la mort. Cette découverte est survenue à la suite d'un échec radical de nos sociétés occidentales à symboliser la mort, faute de mythes structurants et de rites collectifs qui en supportaient jadis le poids. Nos deux guerres mondiales en furent témoins.

La psychanalyse, comme nouveau lien social, a essayé de pallier cet échec. En prenant en compte cette autre réalité, l'importance de la naissance de la psychanalyse apparaît non pas tout simplement dans le fait qu'elle fournit une

méthode thérapeutique pour guérir des individus "malades", mais dans le fait d'assumer un rôle d'intermédiaire entre le sujet, la société et cette autre réalité où le désir jaillit du fait de se savoir mortel.

L'accueil précoce de la psychanalyse en Hongrie s'expliquerait-il, au delà des faits culturels et historiques, par un souhait latent de voir au seuil du XX^e siècle, ressurgir le chamane sous le profil du psychanalyste ?

En effet, le rôle du psychanalyste consiste à être à l'écoute de la souffrance humaine sous toutes ses formes, écoute qui permet d'établir un lien entre les vivants et les ascendants par le biais de ce que ce langage en a inscrit comme trace et de ce que la parole permet d'en déchiffrer. L'homme peut ainsi retrouver un rapport concilié aux ancêtres et son désir de vivre peut trouver son expression dans le génie qui lui est propre au sein de la communauté humaine.

NOTES

1. I. Hermann : "A magyar pszichoanalitikai mozgalom kezdete a Freud-Jung levelezés tükrében", in *Orvosi Hetilap* n.50, Budapest 1974.
1. Hermann : "Quelques points d'histoire de la psychanalyse hongroise" in *Coq-Héron* Paris n.98.
2. M. Hoppál : "Le chamanisme" in *Synapse* n.36, sept. 1987 Paris. "Magyar Touch", établi par les soins de M.Ciardi.
3. A. Fáj "Az Ulysses és a Finnegans Wake ihletői", in *Magyar Műhely*, n.42, 1973, Paris.
4. J. Lacan : "Ecrits", Ed. Seuil, 1966, Paris. p. cf. l'index raisonné.
5. J.P. Palmier : *La psychanalyse en Hongrie* in *Magyar Műhely*, n. 42, 1973, Paris.
6. I. Hermann : "La naissance d'une pensée, János Bólyai", in *Parallélisme*, Ed. Denoël, 1980. Paris, chap. III.
7. S.Freud : "Malaise dans la civilisation", PUF, 1979. Paris.
8. J.Lacan : "Ecrits".
9. S. Ferenczi : "Spiritizmus" in *Gyógyászat*, 1899 Budapest, n.3. cf. aussi, C. Lorin : *Le jeune Ferenczi*, Ed. Aubier, 1983. Paris.